

Date de soumission : 28/12/2022 | Date d'acceptation : 31/12/2022 | Date de publication : 20/01/2023



## Entretien avec l'intellectuel Ahmed CHENIKI

### Interview with the intellectual Ahmed CHENIKI

*Propos recueillis par* **Belabbas BOUTERFAS**<sup>1</sup>  
Université de Ain-Temouchent Belhadj Bouchaib | Algérie  
bouterfas1984@yahoo.fr

**Résumé :** La Revue algérienne des lettres consacre, dans ce numéro, un entretien au Professeur Ahmed Cheniki, un intellectuel que la revue a voulu faire découvrir à l'ensemble de la communauté scientifique. Il aime le journalisme, un métier qu'il a transformé en passion et auquel il a donné ses plus belles lettres de noblesse ; il aime le théâtre, une passion née depuis l'adolescence et à laquelle il a voué un engagement sans pareil. Il était professeur de littérature à l'université mais l'absence de la critique scientifique, la place qu'occupent actuellement les sciences sociales et la littérature, la disparition des débats et les échanges d'antan, l'ont poussé à prendre sa retraite.

Professeur Cheniki est un intellectuel, un penseur, un écrivain prolifique et un homme de culture que l'université algérienne et le monde de la culture doivent connaître mieux, gagneraient énormément à lire et à interroger d'autant plus que les domaines qu'il investit sont multiples et que sa culture est ouverte sur le monde.

**Mots-clés :** entretien ; intellectuel ; Ahmed ; Cheniki

**Abstract :** The Algerian Journal of letters dedicates, in this issue, an interview to Professor Ahmed Cheniki, an intellectual that the review wanted to make discover to the whole scientific community. He loves journalism, a profession that he has transformed into a passion and to which he has given his finest letters of nobility; he loves the theater, a passion born since adolescence and to which he has dedicated an unparalleled commitment. He was a professor of literature at the university but the absence of scientific criticism, the place currently occupied by social sciences and literature, the disappearance of debates and exchanges of yesteryear, have pushed him to retire.

Professor Cheniki is an intellectual, a thinker, a prolific writer and a man of culture that the Algerian university and the world of culture must know better, would gain enormously to read and question especially since the areas he invests are multiple and that his culture is open to the world.

**Keywords :** interview ; intellectual; Ahmed; Cheniki



---

<sup>1</sup> Auteur correspondant : BELABBAS BOUTERFAS | bouterfas1984@yahoo.fr

**L**a Revue algérienne des lettres RAL consacre, dans ce numéro, un entretien au Professeur Ahmed CHENIKI, un intellectuel que la revue a voulu faire découvrir à l'ensemble de la communauté scientifique.

Il aime le journalisme, un métier qu'il a transformé en passion et auquel il a donné ses plus belles lettres de noblesse, il aime le théâtre, une passion née depuis l'adolescence et à laquelle il a voué un engagement sans pareil, il était professeur de littérature à l'université mais l'absence de la critique scientifique, la place qu'occupent actuellement les sciences sociales et la littérature, la disparition des débats et les échanges d'antan, l'ont poussé à prendre sa retraite.

Professeur Cheniki est un intellectuel, un penseur, un écrivain prolifique et un homme de culture que l'université algérienne et le monde de la culture doivent connaître mieux, gagneraient énormément à lire et à interroger d'autant plus que les domaines qu'il investit sont multiples et que sa culture est ouverte sur le monde



– **Belabbas BOUTERFAS** : *Après avoir obtenu votre bac en 1974, vous rejoignez l'institut national d'arts dramatiques de Bordj El Kiffan, vous commencez une carrière de journaliste et vous préparez une licence de français. Qu'est-ce qui vous a incité à investir ces domaines ?*

– **Ahmed CHENIKI** : Enfant déjà, j'aimais le théâtre, je faisais partie d'une troupe d'amateurs. Le théâtre ? Je l'ai découvert très tôt. A l'école déjà, nous apprenions à dire des textes sous la direction de l'enseignant de français, un amoureux fou du théâtre. C'était à Collo. Je me souviens encore comme si cela se passait aujourd'hui d'une pièce de Hassan el Hassani, Belgacem el bourgeois, qui fut, pour moi, un véritable détonateur. Je découvrais ainsi un grand comédien populaire qu'appréciaient énormément mes parents et qui allait me faire aimer davantage Molière dont on lisait les textes à l'école. Hassan el Hassani, un grand militant qui fit du théâtre dans les prisons, puis après 1962, féru de liberté, il créa en 1967 la première troupe privée, TTP (Troupe du Théâtre Populaire) de l'Algérie indépendante. Il y avait aussi cette rencontre exceptionnelle avec les films de Charlie Chaplin-Charlot au cinéma Louis, pas loin de chez moi. C'était quelque chose d'extraordinaire, Hassan el Hassani-Charlie Chaplin parrainaient ainsi mes premières années de découverte et d'apprentissage.

A partir de cette expérience inédite dans une ville conservatrice qui manquait de lieux culturels, à part une salle de cinéma délabrée qui programmait essentiellement des films, égyptiens, indiens et western-spaghetti, j'avais décidé d'intégrer une troupe « Les pionniers de l'art », devenant rapidement l'élément central de cette formation. A l'époque, il y avait un théâtre d'amateurs très actif. On faisait du théâtre partout. Puis, à Constantine, au lycée, j'eus la chance d'avoir un enseignant de français, un Belge du nom de Pirotte, qui collaborait avec le CRAC, une troupe d'amateurs reconnue en Algérie. En 1974, j'avais décidé de poursuivre des études de théâtre et d'animation culturelle à l'institut d'art dramatique de Bordj el Kiffan tout en préparant une licence d'histoire avant d'entamer une licence de français.

A l'INADC (transformé on ne sait pourquoi en ISMAS, frêle imitation de l'INSAS de Bruxelles), j'avais eu l'immense plaisir de côtoyer de grands metteurs en scène et des troupes d'Algérie et d'ailleurs. Le prestigieux groupe américain, The Bread and Puppet anima pendant une semaine un stage de formation, des éléments du Living firent le déplacement à Alger, Saad Ardach, Karam Moutawa' y enseignaient...Il y avait des professeurs extraordinaires, Chériffa, Boino, Sauvageot, Kaki, Pelligra (un grand ami de Mouloud Mammeri, il travaillait aussi au CRAPE dirigé par Mammeri) ...

J'avais, avec d'autres étudiants, grâce à Raymond Boino, fait le déplacement à Avignon, pour le festival. C'était beau et instructif. Enfin, je rencontrais de grandes troupes et des pièces extraordinaires. J'appris qu'on ne pouvait faire sérieusement du théâtre si on ne se déplaçait pas à Avignon, plus de 1200 représentations par jour, des conférences, des tables rondes, du cinéma, de la chorégraphie, tout devenait théâtre. Toute une histoire. Un coup de foudre. C'est ici, dis-je, qu'il y avait du théâtre, du grand théâtre. J'eus la chance et le plaisir d'être, pendant trois années, un des animateurs d'une rencontre de débats au festival. Nous étions, deux Algériens parmi le groupe, le regretté Abdelbaki Boumaza, metteur en scène et moi.

Il y avait, à l'époque des troupes d'amateurs partout, les théâtres régionaux et le TNA (Théâtre National Algérien), à part le TRO durant une courte étape ne s'intéressaient nullement à ce que certains appelaient les « taches d'édification nationale » (révolution agraire, gestion socialiste des entreprises et médecine gratuite). C'étaient les sujets qui dominaient la scène. A l'époque, les étudiants allaient à la campagne expliquer aux paysans les textes de la révolution agraire, les amateurs aussi, moi non, je n'aimais pas l'embrigadement et l'embastillement. Je tenais à ma liberté.

Le festival du théâtre amateur de Mostaganem, créé par Si Djillali et Kaki s'était transformé durant ces années 1970 en tribune politique. Certes, quelques troupes comme le Prolet-Kult de Saida, le GAC (Groupe d'Action Culturelle) de Constantine ou le GAT (Groupe d'Action Théâtrale) produisaient de belles choses, mais de très nombreuses pièces se réduisaient à la reproduction du discours politique dominant. J'allais régulièrement à Mostaganem comme journaliste, les gens ne dormaient pas, des ateliers et des débats sans fin rythmaient cette rencontre. C'est là où j'avais fait la rencontre de Alloula, Kaki que je redécouvrais alors qu'il m'avait enseigné l'improvisation à l'INADC, Slimane Benaïssa et bien d'autres hommes et femmes de théâtre.

Le journalisme me donnait ainsi la possibilité d'assister à une partie importante des pièces produites dans le pays. Je me déplaçais partout. L'Algérie était comme une valise. Je discutais sans fin avec ces hommes et ces femmes de théâtre qui m'impressionnaient et dont je ne connaissais que le nom. Quel miracle ! Ainsi, je m'étais mis à fréquenter ces gens-là que j'interviewais pour Algérie-Actualité ou Révolution Africaine, Kateb Yacine, Abdelkader Alloula, Mustapha Kateb, Rouiched, Ziani Cherif Ayad, Slimane Benaïssa, Sid Ahmed Agoumi, Mahfoud, Sonia, Ait Mouloud, Hachemaoui, Liliane El Hachemi, Kaki. Ils étaient devenus des amis.

J'ai découvert le festival d'Avignon en 1976. C'était un choc salutaire qui me permit d'apprécier le théâtre dans le monde. A partir de cette année où j'avais découvert Brook, Krejca et bien d'autres, j'étais devenu un abonné de ce festival. Le journalisme m'apporta quelque chose d'extraordinaire. Je n'arrêtais pas de rendre compte des pièces, d'organiser des entretiens. Cela ne m'empêcha nullement de poursuivre des études universitaires, soutenant des travaux universitaires, de rédiger quelques livres sur le théâtre, d'enseigner à l'université d'Annaba (Algérie) et dans quelques universités européennes comme

professeur invité et de contribuer, comme rédacteur, à quelques expériences intéressantes : Dictionnaire encyclopédique du théâtre (Editions Bordas), dirigé par Michel Corvin et Les Créatrices du Monde (Editions des femmes). C'étaient de belles expériences : dans les universités étrangères, tous les moyens étaient mis à ma disposition, les rapports avec les étudiants et les collègues étaient souvent empreints de simplicité, ils étaient extrêmement sérieux. Je voulais faire saisir à mes étudiants la nécessité de bien comprendre le texte, ses tenants et ses aboutissants et de bien cerner le fonctionnement des différentes méthodes que nous essayions d'interroger à partir d'une lecture approfondie de ces démarches : Stanislavski, Meyerhold, Vakhtangov, les formalistes russes, Lessing, Brecht, Grotovski, Kantor...tout en cherchant à les familiariser avec les formes dramatiques du Maghreb. Les choses marchaient très bien.

En Algérie, il faut le dire très franchement, les choses étaient difficiles, les rapports avec les arts et la littérature posaient problème, ni les étudiants ni les enseignants, il y avait une très petite minorité qui faisait exception, ne connaissaient ou n'aimaient les arts et la littérature. A un certain moment, j'organisais des visites pour mes étudiants dans les théâtres de Annaba et de Guelma, surtout le théâtre romain et/ou à la Cinémathèque. Je leur apprenais la diction, le jeu et aussi l'improvisation. J'offrais personnellement des ouvrages à mes étudiants. Beaucoup de mes étudiants n'avaient jamais lu un livre de leur vie, je leur imposai la lecture d'un roman ou d'une pièce de théâtre pour la note de TD. Je ne peux dire que j'avais réussi, je ne le pense pas, il y eut, certes, quelques étudiants qui purent réussir grâce à leur pugnacité, mais je sais qu'ailleurs, les étudiants étaient mieux outillés, ils avaient de meilleures conditions de travail, il y avait de vrais débats, les cours étaient différents, il y avait un dialogue entre nous. Avec les enseignants, les débats n'en finissaient pas. Sur Mnouchkine, Brook, Brecht, Kantor, Lessing et d'autres sujets, mais les conditions étaient réunies pour promouvoir ce type de débats, de vraies bibliothèques et des collègues ouverts au débat.

– **Belabbas BOUTERFAS** : *La licence de français a-t-elle été un tournant dans la progression de votre carrière ?*

– **Ahmed CHENIKI** : Franchement, je ne sais pas du tout comment je m'étais retrouvé au département de français. A l'époque, à Alger, c'était la section de français, une sorte de dénomination militaire. Il y avait une très bonne équipe, des débats et des invités étrangers, Louis-Jean Calvet, Roger Fayolle, Anne Roche, Renée et Etienne Balibar...Il y avait aussi une proximité entre les enseignants et les étudiants. On assistait aussi aux conférences organisées par le département d'économie, il y avait de grands professeurs, Palloix, Dowidar, Amin, Benhassine, Benachenhou, Benissad... Je me souviens des sorties du linguiste Mohamed Belkaid qui, malheureusement a quitté l'université très tôt, des discussions avec nos enseignants, Khadda, Achour, Chitour, Lebray, Tabti, Fares, Abdoun, Bouacha, Rezzoug, Siagh...J'avais eu la chance de faire du journalisme. Ce qui me permettait de lire énormément et de rendre compte pendant très longtemps des livres, des films et des pièces de théâtre. En plus, Alger vivait au rythme des activités culturelles : ballet, musique, chansons, théâtre, cinéma...C'était extraordinaire. A l'université, il y avait encore des enseignants étrangers et des débats de haut niveau, que ce soit à la salle des actes, à l'amphi C ou en dehors, Le Capri. Ainsi, les écrivains, les artistes se déplaçaient à l'université. Un tournant ? Franchement non. Plutôt le journalisme et les festivals d'Avignon et de Mostaganem.

– *Belabbas BOUTERFAS: Vous avez rejoint l'enseignement à l'université alors que vous étiez déjà journaliste, cela vous a-t-il permis d'avoir un œil plus critique ?*

– **Ahmed CHENIKI** : C'est quelque chose d'extraordinaire de toucher à tout. J'aime beaucoup le métier de journaliste. C'est pour cette raison que même si j'ai arrêté le métier comme permanent, je continue d'écrire et de m'amuser en touchant tous les genres et en m'essayant à tous les styles. J'arrive à concilier tous ces métiers. Je suis tenté par la mise en scène théâtrale. Finalement, il n'y a plus de frontière entre les genres. Le reportage conduit inéluctablement à la chronique et à l'essai. Quand on est journaliste, on est naturellement frustré. Tu n'arrêtes pas de parler des autres et toi, qui va parler de toi ? C'est pourquoi beaucoup de journalistes finissent par se lancer dans l'écriture romanesque et dramatique. Kateb Yacine, Dib, Djaout, Marquez, Camus et bien d'autres sont passés de l'instance journalistique à l'univers littéraire. Un reportage exige une certaine manière d'écrire qui n'est nullement étrangère à la littérature. Dans les deux cas, la jouissance est au bout de l'acte de lire.

Effectivement, le journalisme m'a permis de me familiariser avec le terrain et de saisir le fait qu'il fonctionne comme une machine cybernétique. Le fait d'interroger les êtres, les choses et les réalités permet une meilleure lecture du monde. Ainsi, un simple fait divers est susceptible d'être questionné, sculpté, en faisant appel à plusieurs instances, dans le but de découvrir éventuellement les vérités cachées. En plus, on apprend au gré de l'expérience que le journalisme est, malgré tout, subjectif, même si le journaliste cherche à prendre une certaine distance avec les faits et les événements. C'est ce que j'appelle une « neutralité opératoire ». Le critique apprend ainsi, comme le dit si bien Roland Barthes, à assumer pleinement sa subjectivité. Tout cela ne peut que m'aider dans mon entreprise de questionnement du terrain littéraire ou anthropologique à l'université. On apprend ainsi l'importance des mots et leur complexité. Peut-être l'expérience journalistique permet de considérer les textes comme des actes concrets, une matière concrète réfractaire à toute vérité unique, ouverte à de nombreuses instances et à une exploration plurielle.

– *Belabbas BOUTERFAS: Vous avez publié de nombreux ouvrages sur les théâtres, maghrébin, africain et arabe. Quel rôle pensez-vous que le théâtre pourrait jouer dans l'Algérie d'aujourd'hui ?*

– **Ahmed CHENIKI** : Le théâtre, la littérature et les arts sont fondamentaux dans la formation d'un professeur, notamment dans les sciences humaines et sociales. Aller au théâtre, regarder des films, apprécier une peinture, lire sont des actes primordiaux pour un professeur d'université. Le théâtre est un moment, un lieu, une collectivité. Il est synonyme de fête, c'est le lieu privilégié de l'affirmation de la citoyenneté. Le théâtre pourrait jouer un rôle important dans le développement national. A l'école, à l'université et aussi partout dans les associations.

Le théâtre est avant tout un révélateur des tensions et des conflits qui agitent les sociétés, il est aussi cet espace public où se discutent les affaires de la cité, où la passion amoureuse est le thème le plus traité par les vrais hommes de théâtre qui savent que rien ne se fait de beau et de bon si on occulte la dimension humaine et les bruissements des sociétés. Sophocle, Aristophane, Plaute, Shakespeare, Stanislavski, Meyerhold, Pinter, Fassbinder, Brecht, Sartre, Mnouchkine, tous ces hommes et ces femmes ont apporté au

monde du rêve et un pain béni qui participent de la construction d'images et de représentations façonnant les identités humaines qui s'imbriquent, s'enchaînent et s'interpénètrent, permettant la mise en œuvre d'un espace commun, de paroles singulièrement plurielles et de destins faits pour être collectifs. Certes, le monde d'aujourd'hui est traversé par de multiples tragédies, les guerres sont les graves et béantes blessures humaines, mais l'espoir n'est pas absent, même si l'entreprise théâtrale n'arrive pas à juguler les haines et les préjugés racistes qui contribuent à la déshumanisation d'un monde menacé par une dangereuse poussée néolibérale qui condamne le théâtre et l'humanité au désastre.

Il n'est nullement possible de parler de théâtre sans évoquer cette nécessaire mémoire qui traverse les émotions, les frontières, les temps et les pouvoirs, donnant à lire cette irrépressible volonté de rêver et de construire, au-delà des différences, d'extraordinaires passerelles et de merveilleux échanges. Le théâtre est à la fois un lieu de témoignage et un gage de citoyenneté. Ce n'est pas sans raison qu'il va accompagner le mouvement national dans sa grande odyssee. Tout acte théâtral était une tentative d'affirmation et aussi de combat. Certes, l'art de la scène disait la tragédie de l'Algérie colonisée, blessée, traumatisée, témoignait de son combat, mais refusait toute sujétion, la cause était juste, le théâtre la prenait en charge à sa manière. C'est ce qu'avaient réalisé de talentueux hommes de théâtre et combattants, à l'instar de Mustapha Kateb et de Mohamed Boudia qui, déjà, se battaient pour une conception du théâtre qui permettait aux uns et aux autres d'être intelligents. Ils allaient, dans le prolongement du discours originel insister, juste après l'indépendance, sur la nécessité du théâtre et de la culture comme service public. Le théâtre est une utopie qui, paradoxalement, s'ancre dans le réel. C'est aussi et surtout un rêve d'un changement possible. Ce n'est pas sans raison que les tragiques grecs avaient favorisé un conflit fondamental, volonté humaine vs puissance divine, qui allait être à l'origine de l'idée de citoyenneté. Le rêve n'est, en aucun cas, irréel, il est au cœur du dire. Aujourd'hui, au nom de la guerre, on convoque mensonge, inimitiés, haine et un conflit qui risquerait d'effacer de la terre cette humanité dont les uns et les autres, ceux qui dirigent le monde qui se connaissent bien, voudrait l'enterrer sous les bombes des industriels.

On glose depuis très longtemps à propos d'une disparition inéluctable du théâtre qui allait être remplacé par le cinéma, puis la télévision et aujourd'hui, par des moyens numériques. Le théâtre est toujours là, dans un monde marqué par la présence de graves crises, il dit ces secousses qui agitent les sociétés et contribue toujours, à sa manière, à rapprocher les hommes, atténuant les différences et à partager le beau. Certes, des crises cycliques caractérisent l'évolution de cet art, mais il reste marqué par sa vocation première qui est celle de dépasser les frontières, les obstacles linguistiques et les interventions politiques.

L'Etat pourrait bien contribuer à la transformation de cette réalité en partant de la nécessité de faire du théâtre un véritable service public qui interpellerait les collectivités locales, le monde universitaire et le milieu scolaire. Le théâtre peut beaucoup à l'université et à l'école.

Le théâtre renouvelle, dans ce tragique contexte, ses outils, sa manière de saisir l'espace et de mettre en œuvre des personnages en situation de crise, il est à l'écoute des nouvelles techniques de communication qui, certes, renforcent et consolident l'écriture dramatique et scénique, mais ne se substituent nullement à elles. Le théâtre ne peut être l'apanage d'une classe particulière, c'est pour cela que depuis longtemps, de nombreux

hommes et femmes de théâtre cherchent à élargir le champ de la représentation et d'en faire « un théâtre d'art pour tous » (Giorgio Strehler) et « un art élitare pour tous » (Antoine Vitez).

Le théâtre est la chronique et le récit de l'humanité, de ses mémoires, de ses évolutions et de ses espérances, au-delà des différences et des singularités. Il dit le monde, brisant les frontières, mettant en œuvre la mouvance des signes et des sens et l'idée de la perméabilité des cultures.

– **Belabbas BOUTERFAS** : *La littérature dont vous êtes enseignant, critique et auteur de plusieurs travaux et ouvrages, traverse une période difficile à l'université. A quoi vous reliez cela Professeur CHENIKI ?*

– **Ahmed CHENIKI** : Il y a un sérieux déficit de lecture. Dans notre système scolaire, on accorde trop peu d'importance à la littérature et à toutes les manifestations ludiques. Il faudrait ajouter le fait que dans les années 1970, on parlait de primauté des sciences et des techniques comme si les autres savoirs étaient mineurs. La reprise par le système scolaire, pas uniquement en Algérie, mais dans d'autres pays, comme la France par exemple, des procédés de lecture de l'analyse structurale a fini par engendrer une sorte de divorce avec la littérature qui perd ainsi sa dimension ludique, excluant la complexité et le plaisir du texte. On avait l'impression d'être en présence d'une machine. Les adeptes de l'analyse structurale reprennent ainsi les travers du positivisme, contre lequel ils ont construit leur propre discours. Todorov a bien saisi la chose des décennies plus tard, en remettant en question cette façon de faire, préférant finalement une lecture plurielle, systémique. Il faudrait, au-delà des savoirs dominants, faire aimer la littérature en mettant en avant sa complexité et la dimension ludique. Ce serait bon aussi qu'on se mette à interroger l'appareillage conceptuel et les outils didactiques.

Je pars souvent en évoquant la recherche en sciences humaines et sociales des questionnements de Max Weber dans son livre-maître, *Le savant et le politique* et des positions critiques de Claude Lévi-Strauss, Saussure, Benveniste, Derrida, Foucault, Bourdieu, Althusser et Lacan qui considèrent que le langage serait le lieu central autour duquel s'articule toute herméneutique, évacuant les oppositions binaires tout en conservant l'articulation des « écarts différentiels » nécessaires à l'interrogation de réseaux de signification complexes et à la mise en œuvre d'une lecture pertinente des formations discursives, littéraires et artistiques.

Je me suis toujours souvenu de cette recommandation que m'a faite mon directeur de thèse à l'université Paris IV et de mon habilitation à Paris 12, Robert Jouanny soutenant que le chercheur en littérature devrait-être meilleur linguiste que les linguistes parce que la littérature s'intéresse aux mots et aux choses, considérant, avec Jacques Lacan que « l'inconscient est structuré comme un langage ».

Ces propositions permettent de saisir l'inconscient des pratiques littéraires et sociales, en mettant en œuvre un processus de déconstruction n'écartant ni une plongée profonde dans les espaces ontologiques ni le questionnement des segmentations synchroniques et les structurations diachroniques. Le terrain reste, au-delà des séductions structuralistes et fonctionnalistes, le lieu central de tout questionnement, permettant une lecture diachronique et historique, convoquant maintes disciplines et langages et n'excluant nullement les manifestations référentielles. Toute lecture ne peut se dispenser de l'apport

d'autres savoirs et d'autres disciplines comme l'Histoire, la sociologie, l'anthropologie et la psychologie.

La littérature est marquée par une extrême ambiguïté et une indéniable ambivalence qui rend tout à fait difficile et peu simple l'identification de son objet. Elle est sens et signification. Elle est également l'objet d'elle-même. C'est pour cela qu'il est souvent ardu de saisir les jeux de l'écriture investie par une nécessaire subjectivité caractérisant les trois pôles régissant l'entreprise scripturaire, les trois complexités du phénomène littéraire : écrivain, texte et lecteur. Le lecteur critique est au milieu de toutes ces complexités qui fragilisent toute entreprise de lecture sujette à l'émergence d'inévitables failles méthodologiques. Lire, c'est assumer sa subjectivité et comprendre qu'il n'est nullement possible d'être objectif dans un univers traversé par l'omniprésence de la dimension ludique. Toute lecture est le produit de relations intersubjectives. Le lecteur critique a tout à fait le droit d'aimer telle ou telle œuvre, mais cela ne le dispense pas d'user d'outils et de méthodes lui permettant de déconstruire le texte. Mais cela n'exclut pas la nécessité de la distance à prendre avec son objet, même si nous avons affaire à un méta-objet. L'ambivalence caractérisant la saisie de l'objet n'est pas le lieu exclusif des analyses littéraires, mais caractérise aussi d'autres disciplines.

L'acte de lire est-il scientifique ? Je ne le pense pas dans le cas de l'analyse littéraire où de nombreuses voix(e) s'interpénètrent, se recourent et s'entrechoquent, donnant à lire plusieurs subjectivités et de nombreuses complexités. Le critique, dans de nombreux cas, allant dans le sens de Roland Barthes, devient un véritable créateur. L'acte de lire s'assimile et s'identifie à l'acte d'écrire, opération prophétisant la « mort de l'auteur » dans le sens où le texte est perçu comme un dépassement du discours de l'auteur. Ici, Barthes met en pièces le discours positiviste, écorche sérieusement la critique structuraliste, alors qu'il avait connu, dans les années 1960, une certaine proximité avec les chantages de l'analyse structurale qui évacuaient la dimension référentielle. Il avait fini par convoquer les facteurs endogènes et les paramètres exogènes, les éléments anthropologiques, psychanalytiques, historiques... Cette manière de faire ressemble quelque peu aux propositions de Marx et de Lénine dans leurs questionnements de Balzac, Eugène Sue et Tolstoï.

J'ai toujours été séduit par cette invitation de Max Weber à adopter une passion qui signifie tout simplement un dévouement à l'objet à interroger. La « passion ardente » devrait, insiste-t-il, cohabiter avec un regard froid ou « froid coup d'œil ». L'analyse doit s'en tenir à une « neutralité axiologique » qui devrait recourir paradoxalement à une sorte d'appareillage critique, même si cet idéal est extrêmement difficile à atteindre, car, il faut le souligner, les sciences dites exactes et les sciences sociales et humaines ne relèveraient pas du même postulat épistémologique. « Tout travail scientifique présuppose toujours la validité des règles de la logique et de la méthode, ces fondements universels de notre orientation dans le monde ». Le discours de Weber n'est pas une invitation à une lecture scientiste ou positiviste, il permet au chercheur d'opter pour son objet de recherche, sa méthodologie, sa problématique, en fonction de ses engagements et de ses positions philosophiques et politiques. Même si le chercheur est marqué par certaines attitudes philosophiques et personnelles, il est appelé à entreprendre un processus d'objectivation, excluant ainsi tout recours à des jugements de valeur. Tout travail de questionnement devrait partir du terrain (texte) pour aller à l'extérieur et revenir au terrain (texte) en dernière instance, limitant le paradigme universel du savoir et épousant les contours du contexte de production.



Il serait bon de s'ouvrir à d'autres disciplines (Analyse du discours, Pragmatique, sémiologie, anthropologie...) qui pourraient permettre la mise en œuvre d'une lecture plus ou moins complète du fait littéraire. Il faudrait savoir qu'il ne peut exister en littérature un travail exhaustif. Toute entreprise d'investigation et d'interrogation est forcément parcellaire, partielle et partielle. C'est pour cette raison que j'insiste sur le syntagme « positions critiques » faisant cohabiter « jugement de fait » et « jugement de valeur », énoncés « scientifiques » et valeurs « éthiques ». Je me souviens des polémiques interminables à propos de la possible cohabitation de la lecture marxiste du fait littéraire et de la psychanalyse avant qu'interviennent les travaux novateurs de Foucault, Derrida, Lacan, Althusser, Deleuze, Ricoeur et Guattari, qui, bien avant l'article d'Itamar Even-Zohar, publié en 1979, proposent une manière de faire, marquée par l'articulation polysystémique et les sollicitations de l'analyse du discours et de l'énonciation psychanalytique. Ne serait-il pas pertinent d'utiliser dans nos critiques cette manière de lire les textes littéraires perçus comme des systèmes ?

Les mots, la langue, seuls, ne peuvent permettre une lecture sérieuse d'un texte. L'objet pertinent de toute lecture critique demeure le texte, pas la phrase qui ne peut être saisie qu'en interaction contextuelle. Même Ferdinand de Saussure va dans ce sens : « Pour aborder sainement la linguistique, il faut l'aborder du dehors, mais non sans quelque expérience des phénomènes prestigieux du dedans. Un linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant de classer les faits ».

Le sens reste prisonnier des différents parcours interprétatifs faits de va et vient entre texte et contexte, des jeux permanents entre le texte, ses conditions de production et d'énonciation, sa réception. Un texte est en construction permanente, même après sa parution, il continue à interagir avec d'autres textes, le tissu social et les différentes pratiques esthétiques et mémorielles.

L'autonomie des sciences humaines est une simple utopie. Ainsi, les structuralistes et les fonctionnalistes rejoignent le discours positiviste et scientifique qu'ils ont l'illusion de dénoncer tout en prenant position sur le plan idéologique. La notion de littérarité devrait- être réactualisée, donnant à lire la littérature comme le lieu d'articulation de plusieurs systèmes. La question du sens est également essentielle. Toute lecture est lieu et enjeu de luttes.

Toute lecture devrait mettre en relief l'importance de la relation qu'entretient le récit littéraire avec l'Histoire et la dimension sociale tout en n'oubliant nullement que nous sommes face à une illusion référentielle, un effet de réel. Tout est pris en charge par un auteur qui finit par disparaître, cendres éparses, discours disséminé, des bribes dans la bouche des personnages, cette dissémination des cendres du discours auctorial participe de la mise en œuvre du discours littéraire. Le travail d'interrogation des différents échanges, des traces intellectuelles pourrait amener le lecteur à démolir les barrières frontalières entre les genres et les textes, proposant une lecture translittéraire donnant à lire des identités en construction et favorisant une certaine transterritorialisation privilégiant différentes migrations sémantiques.

– **Belabbas BOUTERFAS** : *L'université algérienne a connu plusieurs réformes depuis l'indépendance du pays. Quelle en serait celle que vous jugez opportune aujourd'hui ?*

– **Ahmed CHENIKI** : Je ne sais pas, mais je ne suis vraiment pas à l'aise quand je parle d'une université qui devrait être radicalement transformée, réformée. Pour cela, il

faudrait une véritable volonté politique qui permettrait de changer radicalement les mécanismes de son fonctionnement en mettant en avant un processus démocratique marqué par les jeux électifs.

J'avoue que je n'ai jamais voulu enseigner à l'université. Beaucoup d'amis professeurs m'avaient mis en garde contre ce choix possible. J'étais très à l'aise dans la presse, en Algérie ou à l'étranger. Titulaire d'une licence d'histoire, d'un diplôme à l'institut d'art dramatique, d'un doctorat en littérature comparée (Paris IV-Sorbonne) et d'une HDR (Paris 12), j'avais le choix d'un métier à exercer. Le journalisme était, en quelque sorte, la synthèse de toutes ces éventualités. Mes expériences à Algérie Actualité et Révolution Africaine ou Les Nouvelles étaient merveilleuses, un monde à part, les débats n'en finissaient pas. L'université, c'est un univers peu séduit par les questions intellectuelles, fermé au débat, une administration sans densité, l'enseignant n'est qu'un simple salarié, il y a, bien entendu, des exceptions, l'administratif prend le dessus sur le scientifique qui, souvent, prend la clé des champs. D'ailleurs, les structures dites scientifiques tournent souvent le dos au questionnement et à l'interrogation, fonctionnant comme des structures administratives. L'espace pédagogique est assimilé à un ronronnement indistinct, marqué par la présence de voix redondantes, monologiques, absence d'actualisation et de production de savoir(s) et de cours. Archéologie du ronronnement !

J'avoue que j'ai connu de bons moments d'enseignant dans des universités étrangères où j'ai eu le plaisir d'exercer le métier de pédagogue et de chercheur comme professeur invité, respecté, ayant la possibilité d'avoir enfin un bureau et le respect quasiment absents dans nos universités. L'enseignant sérieux, celui qui produit, est mal vu, il est même sanctionné pour avoir fait tout simplement son boulot. L'enseignant est devenu un simple clone qui ne s'intéresse qu'à son salaire ou à un stage, une sorte de bénéficiaire peu amène ressemblant aux fameux bénéficiaires de la révolution agraire. Je ne parle pas de tous les enseignants, bien entendu. Il y a de belles exceptions. On envoie des gens suivre des études à l'étranger, puis une fois de retour au pays, certains d'entre eux, même d'autres ayant soutenu leurs thèses en Algérie, oublient l'enseignement et la recherche pour se transformer en éternels administrateurs. L'Algérie perd ainsi l'argent de leur formation et leur savoir. Les responsables sont désignés, devenant de simples faire-valoir.

A l'université, paradoxalement, le terrain est marqué par l'absence, on invente même des données et on fait de la thèse une évidence précédant l'hypothèse, excluant la complexité de l'objet. Je ne généralise nullement en parlant ainsi. J'ai rencontré de très bons chercheurs, j'ai lu des travaux extraordinaires, mais souvent, ces gens, non conformistes, non tentés par les postes administratifs, sont marginalisés, dans un monde où on parle encore de « travailleurs » de l'université, évacuant toute autonomie possible.

La reproduction des « élites » se caractérisant par une absence d'autonomie et les alliances se tissant entre différents agents sociaux fragilise dangereusement le tissu social et provoque la production d'îlots de pouvoirs diffus. On n'a jamais accordé une autonomie même formelle à l'université condamnée à fonctionner comme un lieu de reproduction des discours et des pratiques ambiantes, les thèses, les articles, et les colloques sont souvent de simples reproductions, excluant toute possibilité de questionnement et de mise en œuvre d'un discours autonome. Les cours sont très rarement réactualisés en fonction de nouvelles données.

Nos structures universitaires fonctionnent comme des espaces trop peu marqués par les effluves scientifiques, l'essentiel est d'assurer une rentrée et une sortie avec, bien entendu, en fin de parcours des diplômés. La recherche pose problème. Comment peut-on

justifier ces bourses dites de recherche ou de recyclage distribuées comme une sorte de primes pour des bénéficiaires indus, d'ailleurs généreusement offertes à des responsables qui, en sus, reçoivent une indemnité conséquente pour le poste (ce qui ne se fait dans aucune université étrangère où les choses fonctionnent autrement) ? Est-il normal d'occuper éternellement un poste administratif pour un maître de conférences ou un professeur censé produire du savoir ? Comment peut-on admettre aujourd'hui cette grave généralisation du plagiat ? Est-il normal que dans de nombreuses universités, notamment à l'Est de l'Algérie, n'existent pas les conditions minimales de travail pour les enseignants (absence de salle et de bureaux des enseignants, pas d'ordinateurs, ni Internet, manque d'imprimantes et de photocopieuses, pas de bibliothèques, trop peu de revues sérieuses surtout à un moment où on impose la rédaction d'un article, condition sine qua non pour la soutenance de thèse) et les étudiants (pas ou peu de salles de travail, amphithéâtres non fonctionnelles, salles extrêmement sales...)? N'est-il pas temps de tout changer pour le bien de notre pays, de faire appel au jeu électif, dans tous les espaces de responsabilité (recteur, doyen, chef de département...) pour des mandats ne dépassant pas trois années ? Il y a aussi cette tendance à cosigner un article dont on n'est pas réellement l'auteur. Personnellement, je ne l'ai jamais fait.

Tout devrait obéir désormais, si on saisit bien le discours dominant dans le monde, à la vulgate néolibérale qui impose le système LMD dans les universités un peu partout dans nos pays, produit du processus néolibéral de Bologne, livrant les universités aux logiques marchandes, mettant à mal la véritable vocation de l'université se caractérisant par les espaces de la recherche en la rendant otage de l'entreprise, usant d'un barbarisme, entrepreneurial, qui la réduirait à une simple enceinte de formation pour les entreprises, la formatant et lui enlevant sa dimension critique. Jacques Derrida a très bien analysé ce phénomène, notamment en insistant sur l'importance des techniques d'information et de communication permettant de « *trouver le meilleur accès à un nouvel espace public transformé par les nouvelles techniques de communications, d'information, d'archivage et de production de savoir* ». Dans le même sens, le chercheur Plinio Prado, insiste dans son livre, *Le Principe d'Université* (Editions Lignes, 2009) sur la nécessité de « *défendre le droit inconditionnel à la liberté de chercher et d'apprendre* » : « *L'autonomie de la pensée critique, la responsabilité devant celle-ci, et l'exigence éthique dont elle est indissociable (la recherche d'une vie qui vaille) requièrent que soit absolument préservée dans l'université une zone d'activité, d'expérimentation, d'investigation et d'enseignement non finalisés : gratuits, désintéressés, non-utilitaires, infonctionnels, non-rentables. C'est l'essence de ce qu'on appelle Université* ».

– **Belabbas BOUTERFAS** : Dans votre essai en ligne intitulé *L'Algérie contemporaine, cultures et identités*, publié en décembre 2019, vous dites que « *l'absence de normes dans l'expression artistique a favorisé la dualité entre le discours de « l'élite », souvent nourri de concepts importés, et celui des strates de la société profonde » encore ancrée dans le paysage de la culture de l'ordinaire » dans son expression quotidienne et autochtone ». Lorsque l'élite rompt avec la société, n'est-ce pas là une sorte de trahison ?*

– **Ahmed CHENIKI** : Déjà, il faudrait définir la notion d'élite avant de répondre à cette question. Qu'est-ce qu'une élite ? Parler des élites dans un pays comme le nôtre pose de sérieux problèmes. Déjà, le terme, en lui-même est complexe, flasque et à consonance

plurielle. Est-il opératoire d'user du terme d'élite dans des sociétés caractérisées par une situation anémique depuis de longs siècles ? Est-il utile de reprendre la définition générale dérivée du latin qui voudrait qu'on soit en présence d'un groupe d'élus, mais ici se poserait la question de l'arbitraire caractérisant l' « élection » de ces personnes puisées souvent dans l'univers des espaces dominants (notabilités...) ou reprendre la catégorisation proposée par Platon dans La République en faisant des philosophes l'élite pensante d'une société athénienne foncièrement inégalitaire et fortement hiérarchisée, contrairement au discours dominant. Dans ce cas, l'élite est le lieu d'une tragique aporie, une sorte d'espace éloigné des lieux populaires et une instance peu encline aux jeux démocratiques, assurant une direction ou une certaine influence sur les lieux du pouvoir politique. Même, l'élite, désormais au pluriel, n'est en fait que l'expression d'un groupe dominant ou influent. A partir de cette interrogation centrale, nous paraissant nécessaire, il est possible d'interroger la place et la fonction des lettrés et des « intellectuels » dans les situations de crise vécue par l'Algérie connaissant depuis très longtemps des postures tragiquement anémiques où les attitudes ethnicistes, régionalistes, autonomistes prennent de plus en plus le dessus sur une vision nationale mettant ainsi encore une fois sur la sellette l'idée de Ferhat Abbas et de Maurice Thorez sur le thème de la « nation algérienne » encore en formation ou peu visible. Est-il opératoire de parler de la situation des « lettrés » et des « intellectuels » d'aujourd'hui en évitant une plongée dans l'Histoire du mouvement national et de la colonisation ? Mais il faut savoir que les grandes formations intellectuelles de type « moderne », apparues essentiellement au début du vingtième siècle, ont favorisé la mise en œuvre d'une césure épistémologique engendrant de nouvelles attitudes, de nouveaux rapports et de nouveaux discours, provoquant souvent une sorte de rupture entre les élites « modernes » et la société. Ce fossé est apparent aujourd'hui. Mais paradoxalement, c'est durant la période du début du vingtième siècle qu'apparaissent les premières formations politiques algériennes de type moderne, les premiers embryons de l'intelligentsia, les premiers textes romanesques et théâtraux...

Tout avait commencé par une sorte d'« hypothèque originelle » pour reprendre cette belle expression du sociologue tunisien, Mohamed Aziza, qui permit peut-être la découverte de l'altérité, celle-ci fortement imposée, mais non adoptée dans une situation d'échange, engendrant de terribles césures. Ainsi, les Algériens durent, malgré eux, accepter de reproduire les différentes formes de représentation européennes dans des moments historiques marqués par une extraordinaire faiblesse, les incitant à délaisser leurs propres formes. L'altérité est, au même titre que le langage, une affaire de rapports de force. Les Maghrébins découvraient tragiquement l'altérité. Les élites, notamment celles qui allaient s'exercer au métier d'écrivains, d'historiens, d'artistes ou d'hommes politiques, découvraient l'ambiguïté de leur fonction, condamnés à user d'une langue et d'une forme qui ne leur appartenaient pas, de surcroît, trop marquées historiquement et socialement, se voyaient prendre une distance symbolique avec leur société, au départ, peuplée d'une écrasante majorité d'analphabètes. Le colonialisme, un mal intégral, a désarticulé la société.

La tendance à singulariser radicalement la culture des autres s'inscrit dans une logique d'exclusion et de fabrication de l'Autre intégral, étrange et étranger qui ne peut-être « civilisé » qu'en empruntant les valeurs de la culture dominante, c'est-à-dire en s'assimilant et se reniant. Ce discours célébrant les différences tente d'évacuer les relations qu'entretiennent les différentes cultures entre elles et le processus d'hybridation, à l'origine de la formation des cultures et de favoriser ce que certains ont

appelé « choc » ou « dialogue » des civilisations comme si la raison d'être des cultures était d'être en guerre permanente et comme si les frontières étaient évidentes. C'est pour cette raison que j'emprunte à l'anthropologue cubain, Fernando Ortiz et à Gilles Deleuze leurs idées de « transculturalité » et de « rhizome ». L'insistance sur la « singularité » des lieux relève de l'exotisme. Ce regard marqué par les jeux de l'exclusion est porté par des charges d'Histoire et des constructions idéologiques. Même le colonisé produit une image particulière du colonisateur. Tout est affaire d'image, de construction et de représentation. Une lecture des thèses et des mémoires, comme de la production romanesque et du discours critique nous permettrait de nous rendre compte de la reproduction automatique des mythes grecs et européens. Ce qui limite ainsi les jeux de la réflexion faisant du locuteur maghrébin un simple répétiteur de la parole de l'Autre sans une interrogation approfondie du parcours notionnel et de la possible application opératoire des grilles et des espaces interprétatifs et herméneutiques, en réfléchissant à cette notion de « syncrétisme paradoxal » qui partirait de l'idée de la présence dans notre imaginaire d'éléments duaux marqués par les jeux de la mémoire indigène ou autochtone et de l'Histoire européenne, tragiquement installée avec, essentiellement, la colonisation, venant se greffer sur celle-ci et se comportant comme espace dominant. Ce retour du texte est une sorte d'assimilation qui ne dit pas son nom. Aussi, souvent, cherche-t-on à écrire pour faire plaisir à l'Autre.

– *Belabbas BOUTERFAS: Le statut d'« Enseignant-Chercheur, octroyé automatiquement à chaque enseignant universitaire reflète-t-il la réalité du terrain ?*

– **Ahmed CHENIKI :** Je crois que les choses sont très complexes. Ainsi, l'étudiant qui, souvent ne lit pas, qui a appris à courir après les notes (le système d'évaluation l'y encourage), la reprise de toutes les informations sans aucun esprit critique, va, par la suite, une fois enseignant, reproduire les mêmes réalités. Pierre Bourdieu a bien expliqué ce phénomène. Normalement, l'enseignant devrait aussi faire de la recherche qui lui permettrait d'actualiser ses connaissances et les programmes d'enseignement. Je ne sais pas du tout comment s'élaborent les programmes dans nos universités, notamment dans les départements de français. Ainsi, dans certains départements, on trouve un module intéressant qui existe ailleurs, dans de nombreuses universités étrangères, et c'est tout à fait ordinaire, « Méthodologie du travail universitaire » (MTU) dont l'objectif est, normalement, d'inciter les étudiants à chercher l'information, l'interroger et l'utiliser, à prendre des notes, à structurer leurs textes, à réaliser des synthèses de cours, à entreprendre une recherche documentaire et bibliographique et à rédiger avec rigueur des textes. Mais chez nous, dans certains départements, je n'arrive pas à comprendre l'origine de cette absurdité, on leur apprend à lire les textes législatifs et réglementaires (arrêtés, circulaires...) tout en les apprenant par cœur, puis à les recracher. A quoi serviraient ces textes de loi qui changent naturellement en fonction des choix du locataire du ministère de l'enseignement supérieur ? Absolument à rien. Cela n'a rien à voir avec les attributions réelles du module et c'est ainsi qu'un module aussi important est carrément perverti.

Il y a un autre module qui pose sérieusement problème : « Textes de civilisation ». Je défie les concepteurs des programmes de me dégouter ce qu'ils appellent des « textes de civilisation ». Qu'est-ce qu'un texte de civilisation ? ça n'existe pas. Déjà, il y a un problème de définition : qu'est-ce qu'une civilisation ? Levi Strauss et Edgar Morin ont montré qu'il n'y a qu'une race et qu'une civilisation, la civilisation humaine. A un moment

donné, durant la colonisation, les occupants tentaient de nous convaincre qu'ils étaient venus nous "civiliser", en usant de massacres : "civilisation" vs "barbarie". Ces dernières années, on enseigne les règles de la grammaire traditionnelle alors qu'il aurait été plus sérieux justement d'apprendre aux étudiants les conditions qui ont permis la mise en œuvre de cette normalisation grammaticale, déconstruire son fonctionnement, comme cela se faisait avant. Je ne comprends pas aussi les raisons qui poussent les concepteurs de ces programmes à ne pas intégrer des modules consacrés aux littératures du Maghreb et d'Afrique noire. J'aurais aimé qu'on réexamine le *Cours de Linguistique Générale* de Ferdinand de Saussure à la lumière de la redécouverte de ses manuscrits (édités en 2002), son texte-phare, *Note sur le discours*, qui s'insurge contre cette propension manifeste à la prégnance et à la domination de la grammaire scolaire et normative, insistant sur « *le caractère social des faits de langue* ». Ces manuscrits sont essentiels, ils permettent de rectifier certains malentendus contenus dans Le « *Cours de linguistique générale* », notamment par rapport au signe et à la question de l'arbitrarité. Alors que les manuscrits du linguiste Ferdinand de Saussure découverts en 1996 (édités en 2002) ont chamboulé carrément certaines "vérités" contenues dans l'ouvrage, *Cours de linguistique générale*, rédigé après sa mort par Charles Bailly et Albert Sechehaye, à partir de ses notes, on continue, dans nos universités, à enseigner la linguistique à partir de CLG sans le relire à la lumière des nouveaux manuscrits de Saussure qui cernent autrement la question du signe, le rapport à la société, la notion du discours et même de l'arbitrarité du signe. Il y aurait eu, apparemment, une interprétation différente de ses notes par ses anciens élèves. Le rapport à et avec la société dans les travaux de Saussure et de Benveniste et on continue à exclure la dimension sociale dans le questionnement de la langue et du langage. Même Emile Benveniste poursuit la même démarche, en interrogeant d'autres territoires et en mettant en œuvre d'autres perspectives, évoquant « le caractère social de la langue » qui serait « l'un de ses caractères internes ».

– **Belabbas BOUTERFAS: Journaliste, critique de théâtre, critique littéraire, spécialiste en sciences sociales, enseignant universitaire, vous vous définissez comment Professeur CHENIKI ?**

– **Ahmed CHENIKI :** Je crois que j'ai toujours aimé le journalisme. J'ai commencé ce métier à l'âge de vingt ans. J'étais peut-être, à l'époque, le plus jeune journaliste exerçant dans la presse algérienne. C'était extraordinaire, une aventure formidable. Être en contact permanent avec les grands intellectuels de ce pays, ce n'était pas rien. Le reportage donne l'illusion d'être en plein milieu de l'aventure littéraire. C'est l'une des raisons qui m'incitaient à beaucoup voyager et à écrire des reportages. La recherche théâtrale est le résultat de toutes mes expériences en amateur du jeu théâtral. J'ai, il ne faut pas l'oublier, fait également des études en art dramatique. L'université m'a permis d'être en contact avec des étudiants de mon pays qui, malgré les limites et les conditions minimales de travail, essaient de faire de belles choses. Il y a aussi de belles choses, certes, diffuses, surtout marquées par une grande pugnacité et un volontarisme mobilisateur. C'est le cas de la revue RAL qui tente de sortir des sentiers battus et rebattus en cherchant à se singulariser dans un contexte peu encourageant. Oui, je suis à l'aise comme professeur d'université tout en assumant toutes les charges, je suis un peu le produit de tous ces métiers et ces charges, même si je suis souvent très critique. Ce n'est

pas facile de faire une sorte de plongée de type anthropologique dans cet univers. Pierre Bourdieu partait de l'idée que tout est à interroger, même sa propre corporation, objectivant sa propre personne, critiquant l'illusion intellectuelle, esquissant une auto-analyse, pour paraphraser le titre d'un de ses ouvrages paru deux ans après sa mort.

L'exploration du monde universitaire a été un objet particulier de l'interrogation anthropologique de Pierre Bourdieu qui, par la suite, a été la cible privilégiée de nombreux de ses collègues qui ne pouvaient supporter l'idée que leur corps dût aussi être interrogé. Emmanuel Kant (« *Le conflit des facultés* ») et Max Weber (« *Le savant et le politique* ») avaient eux aussi fait un travail similaire. Son ouvrage « *Homo Academicus* » lui a permis d'utiliser ses outils et ses instruments pour réfléchir sur sa propre pratique, sa corporation et de mettre un terme à cette illusion selon laquelle les professeurs, les journalistes seraient au-dessus de la mêlée, en survol, sans attaches ni racines. Cette auto-analyse est intéressante dans la mesure où elle pose la question du rapport avec l'objet. Il avouait que c'était une entreprise très jouissive, prenant le corps des professeurs comme un champ dans lequel entrent en conflit plusieurs entités, des intérêts spécifiques, mettant en œuvre des pouvoirs en opposition, mettant en relation les différentes espèces de pouvoir et les formes de pouvoir. J'ai toujours été séduit par une entreprise similaire.